



Le Naturaliste canadien et l'essor des sciences au Canada à l'époque victorienne

Pierre-Luc Beauchamp et Yves Gingras

Volume 142, numéro 3, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1050993ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1050993ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société Provancher d'histoire naturelle du Canada

ISSN

0028-0798 (imprimé)

1929-3208 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchamp, P.-L. & Gingras, Y. (2018). *Le Naturaliste canadien* et l'essor des sciences au Canada à l'époque victorienne. *Le Naturaliste canadien*, 142(3), 5–9. <https://doi.org/10.7202/1050993ar>

Résumé de l'article

Cet article situe la création du *Naturaliste canadien* dans le contexte général du développement des sciences naturelles au XIX^e siècle. On y rappelle la création des premières institutions scientifiques canadiennes (sociétés savantes, universités, revues), pour ensuite s'attarder à la place occupée par l'abbé Léon Provancher et sa revue dans le monde de la science victorienne. En fondant *Le Naturaliste canadien*, Provancher, alliant son sens de l'entreprise à sa passion pour la culture scientifique, a été un pionnier du mouvement scientifique pancanadien dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

Le *Naturaliste canadien* et l'essor des sciences au Canada à l'époque victorienne

Pierre-Luc Beauchamp et Yves Gingras

Résumé

Cet article situe la création du *Naturaliste canadien* dans le contexte général du développement des sciences naturelles au XIX^e siècle. On y rappelle la création des premières institutions scientifiques canadiennes (sociétés savantes, universités, revues), pour ensuite s'attarder à la place occupée par l'abbé Léon Provancher et sa revue dans le monde de la science victorienne. En fondant *Le Naturaliste canadien*, Provancher, alliant son sens de l'entreprise à sa passion pour la culture scientifique, a été un pionnier du mouvement scientifique pancanadien dans le dernier tiers du XIX^e siècle.

MOTS CLÉS: édition savante, histoire naturelle, Léon Provancher, revues savantes, science victorienne

Abstract

This article situates the founding of *Le Naturaliste canadien* in the general context of the development of natural sciences in the 19th century. It outlines the creation of the first scientific institutions in Canada (i.e., learned societies, universities and journals), and then focuses on the contributions of Abbé Léon Provancher and his journal to the advancement of science in the Victorian era. In founding *Le Naturaliste canadien*, Provancher combined his business acumen with his passion for scientific culture and became a pioneer of the pan-Canadian scientific movement in the last third of the 19th century.

KEYWORDS: Léon Provancher, natural history, scientific journals, scientific publishing, victorian science

Lorsque paraît *Le Naturaliste canadien* en 1868, seulement une décennie après *L'origine des espèces* de Charles Darwin (1859), la communauté scientifique canadienne est encore en formation. Toutefois, elle est alors au seuil d'un essor qui mènera à la création de nombreuses institutions et publications. Au Québec, comme ailleurs au Canada, même si le développement scientifique en est encore à ses débuts, des hommes passionnés par les sciences naturelles cherchent à échanger et à diffuser leur savoir. L'abbé Léon Provancher est l'un des premiers Canadiens à prendre en main ce besoin d'inscrire de façon concrète le travail des naturalistes canadiens-français dans la production scientifique. En ce sens, la création du *Naturaliste canadien*, il y a 150 ans, est l'un des gestes fondateurs de la communauté scientifique canadienne. Profitant de l'engouement pour les sciences naturelles au XIX^e siècle et de l'esprit entrepreneurial de Provancher, *Le Naturaliste canadien* a ouvert un espace de publication scientifique pour les francophones et occupe ainsi une position unique en Amérique du Nord.

Les sciences à l'époque victorienne

Le XIX^e siècle correspond au développement de la science victorienne (MacDonald, 1990), caractérisée par la grande popularité des sciences naturelles et la présence d'une bourgeoisie professionnelle férue de sciences qui dispose des moyens permettant de s'y consacrer. Inspirée des Lumières et de l'empirisme de Bacon, la science victorienne se traduit par une « volonté passionnée de comprendre la nature » (Lightman, 1997, p. 3). Au XIX^e siècle, elle s'est répandue dans l'aristocratie et la bourgeoisie britannique, donnant lieu à un

essor des activités scientifiques. Dans ses manifestations nord-américaines, la science victorienne part d'une vision à la fois messianique et utilitariste du Nouveau Monde, dans laquelle l'Amérique du Nord apparaît comme un territoire encore à explorer et à « civiliser », rempli de ressources naturelles providentiellement mises à la disposition des colonisateurs (Zeller, 1996). Les sciences naturelles s'inscrivent alors dans le contexte de l'impérialisme britannique et de son implantation au Canada.

L'adhésion des Canadiens à la culture scientifique victorienne joue un rôle dans l'implication graduelle des pouvoirs publics dans le financement et l'institutionnalisation des sciences (MacDonald, 1990). En effet, vers le milieu du XIX^e siècle, le gouvernement canadien voit dans le développement scientifique un outil d'appropriation du territoire et de développement économique. Cette vision mène à la création des premières institutions scientifiques du Canada. Ainsi, l'essor démographique économique et éducatif du Canada contribue à l'émergence d'une masse critique d'individus intéressés par les sciences, préalable nécessaire au décollage scientifique canadien.

Pierre-Luc Beauchamp est candidat au doctorat en Science, technologie et société à l'Université du Québec à Montréal.

beauchamp.pierre-luc@courrier.uqam.ca

Yves Gingras est professeur et titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire et sociologie des sciences du Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST, UQAM)

gingras.yves@uqam.ca

Vie associative et institutions scientifiques au Canada

Les années 1820 constituent une première phase de développement des sociétés savantes au Canada. Les plus importantes sont la Literary and Historical Society of Quebec (LHSQ, fondée en 1824) et la Natural History Society of Montreal (1827) (Harris, 1977). Selon l'historien Richard Jarrell, les années 1830 correspondent à un âge d'or des sciences — surtout à Québec — qui pose les bases de l'activité scientifique au Bas-Canada. Ces sociétés savantes sont surtout issues d'initiatives de la bourgeoisie et de l'élite dirigeante anglophone canadienne, bien que la Société pour l'Encouragement des Sciences et des Arts au Canada fût aussi fondée en 1827 par des francophones membres des professions libérales (Jarrell, 1997). Elles constituent des lieux de sociabilité où l'on discute d'histoire naturelle, de littérature ou de culture en général. À partir des années 1840, le centre des activités scientifiques se déplace vers Montréal et au Canada-Ouest (l'actuelle province de l'Ontario), et de nouvelles institutions savantes voient le jour. Ainsi, le Royal Canadian Institute est fondé à Toronto en 1849. À la même époque, les francophones fondent des Instituts canadiens à Québec et Montréal, mais ceux-ci sont davantage tournés vers les humanités que vers les sciences.

Une caractéristique fondamentale de ces premières organisations scientifiques est leur nature généraliste et multidisciplinaire. En effet, les travaux de chimie, d'histoire et de botanique s'y côtoient fréquemment (Bernatchez, 1981). Il n'est donc pas encore question de communautés disciplinaires autonomes et spécialisées. Les activités de ces sociétés consistent surtout à organiser des rencontres entre leurs membres, qui y trouvent une occasion d'échanger sur des sujets scientifiques, mais aussi une manière d'accéder à des instruments scientifiques, à des artefacts muséaux et à des imprimés, achetés aux frais de la société, alors que ceux-ci sont difficiles d'accès à cette époque (Lamonde et Montreuil, 2003). Ces sociétés savantes reproduisaient ainsi un modèle bien établi sur le Vieux Continent.

Comme leurs devancières européennes, leurs homologues canadiennes vont parfois se lancer dans la publication de revues, fondant ainsi les premières publications savantes canadiennes. Ainsi, la LHSQ amorce en 1829 la publication de ses *Transactions*. Sur le modèle de celles des académies européennes, cette revue contient à la fois un résumé des activités sociales de la société et des comptes-rendus des conférences présentées lors de ses réunions (Bernatchez, 1981). Le contenu de ces périodiques reflète bien la nature éclectique des activités des membres. Les sociétés savantes francophones ne sont pas en reste, mais leurs publications des années 1820-1860 ne se consacrent pas spécifiquement aux découvertes scientifiques. Leur contenu inclut des actualités politiques, de la poésie et d'autres éléments qui les font souvent relever plus du magazine d'intérêt général que du périodique savant. Par exemple, l'*Abeille canadienne* publie depuis 1818 des articles concernant les « arts et les sciences » et la *Revue canadienne* (1864) est « l'une des dernières à prétendre toucher à tout » (Fortin, 2006, p. 43).

Parallèlement à ces développements, des institutions universitaires émergent. L'Université McGill détient une Charte royale universitaire depuis 1821, mais ce n'est que dans les années 1840 qu'elle accueille ses premiers étudiants. L'Université Queen's est, quant à elle, fondée à Kingston en 1841. En 1852, l'Université Laval, première université francophone canadienne, ouvre ses portes à Québec. Ces débuts universitaires sont toutefois assez timides; il faudra attendre les années 1890 pour que le nombre d'étudiants et la création de programmes de 2^e et 3^e cycles fassent de ces institutions des acteurs centraux du développement scientifique au pays (Gingras, 1991; Harris, 1977). Avant cette période, les universités demeurent avant tout des institutions d'enseignement et de formation des élites. Elles adoptent en cela leur rôle traditionnel plutôt que le modèle défini en Prusse par Alexander Von Humboldt, qui, en créant l'université de Berlin en 1810, met davantage l'accent sur le rôle du professeur-chercheur que sur celui d'enseignant (Turner, 1974). En somme, la recherche canadienne et sa diffusion au XIX^e siècle reposent essentiellement sur les travaux des sociétés savantes.

Le rôle de l'État canadien dans l'essor des sciences naturelles

Entre 1842 et les années 1860, des institutions vouées spécifiquement aux sciences naturelles se mettent en place. Cette seconde phase de développement se caractérise par un appui plus soutenu de l'État pour les sciences. Cet essor est associé à un certain nationalisme scientifique qui s'appuie toujours sur la dimension utilitariste de la science victorienne. Ainsi, en 1842, le gouvernement du Canada-Uni crée la Commission géologique du Canada. Son premier directeur, William Edmond Logan, originaire de Nouvelle-Écosse et ayant étudié à Édimbourg, entretient des liens étroits avec les milieux d'affaires montréalais et l'industrie minière. En 1852, l'État canadien amorce aussi un programme de recherches sur les pêcheries, confié à Pierre-Étienne Fortin, diplômé en médecine de l'Université McGill (Chartrand et collab., 2008). Dans les années 1850, la préoccupation croissante du gouvernement ontarien pour l'optimisation de l'agriculture canadienne et la lutte aux insectes nuisibles va favoriser la création en 1863 de l'Entomological Society of Canada. Quant à la Commission géologique, elle diversifie et accroît graduellement ses activités en se dotant d'un paléontologiste officiel (Elkanah Billings) en 1857. Ce dernier vient d'ailleurs de fonder une revue, le *Canadian Naturalist and Geologist* (1856), une étape supplémentaire dans l'institutionnalisation et la spécialisation de l'histoire naturelle (Chartrand et collab., 2008).

La spécialisation des revues savantes

La fondation du *Canadian Naturalist and Geologist* marque le début d'un processus de spécialisation disciplinaire des revues à vocation scientifique. C'est à partir de ce moment que se multiplient les publications des naturalistes canadiens, prélude à la disciplinarisation de la biologie canadienne. En

1863, le Nova Scotian Institute of Science débute la publication de ses *Proceedings* (Lamb et Cameron, 1964). Le *Naturaliste canadien* de l'abbé Léon Provancher, première revue scientifique spécialisée publiée en français en Amérique du Nord, paraît pour la première fois en 1868. La même année, l'Entomological Society of Canada lance le *Canadian Entomologist*. Après la décennie 1860, cet essor des institutions et périodiques en sciences naturelles se poursuit avec la fondation de la Toronto Entomological Society en 1877 et la publication des *Transactions* de l'Ottawa Field Naturalists' Club (1880). Les années 1880 marquent un pas de plus dans l'implication de l'État dans les sciences. Fondée en 1882 comme l'expression d'une volonté d'autonomie scientifique nationale, la Société royale du Canada vise à réunir l'élite des savants canadiens et à leur donner l'occasion de publier leurs travaux au pays grâce à ses *Mémoires* (Levere, 1996). En 1886, la création des Fermes expérimentales par le gouvernement fédéral confirme l'implication de celui-ci dans les institutions scientifiques. D'ailleurs, nombre des employés de cette nouvelle organisation proviennent des rangs de sociétés savantes comme la Société royale et l'Entomological Society of Canada (De Vecchi, 1984).

Parmi les institutions dont nous avons parlé plus haut, très peu sont fréquentées par les naturalistes francophones. De 1850 à 1920, outre l'Institut canadien de Québec (5 membres naturalistes) et la Société d'histoire naturelle de Québec (4 naturalistes), le nombre de naturalistes francophones actifs au sein d'une société savante ne dépasse pas un ou deux, comme dans le cas de la Natural History Society of Montreal (un seul naturaliste francophone) (Desmeules, 2010). C'est donc dans un contexte de fort développement institutionnel, mais auquel participent peu les naturalistes canadiens-français, que Léon Provancher publie sa revue.

La place de Léon Provancher dans le champ scientifique

Né à Bécancour en 1820, Léon Provancher exerce des fonctions religieuses officielles de prêtre de 1844 à 1869 dans plusieurs paroisses, notamment celles de Saint-Joachim et de Portneuf, tout en s'intéressant de près aux sciences naturelles. C'était un homme à la personnalité forte, qui plongeait aisément dans les controverses et les querelles, ce qui amène d'ailleurs les autorités religieuses à recommander sa démission du ministère paroissial de Portneuf en 1869. Il s'installe ensuite à Cap Rouge en 1872, pour mieux se consacrer aux sciences naturelles (Perron, 2003) et à de multiples projets. En cela, il n'est pas différent de beaucoup d'autres fondateurs de revues, souvent marginaux, mais pas moins déterminés (Stieg, 1986). Il est d'ailleurs doté d'un esprit entrepreneurial très marqué, qui se manifeste sur différents plans. Ainsi, en dehors de ses activités ecclésiastiques, il fonde une compagnie de navigation et des pépinières, en plus de se lancer dans de nombreux projets de construction ou de rénovation et d'y entraîner ses paroissiens (Perron, 2003). Après avoir visité la Terre Sainte en 1881, il se fait organisateur d'un second voyage en 1884 (Huard, 1926).

Ce tempérament énergique se manifeste dans ses activités de recherche scientifique. C'est sur ce plan que l'abbé Provancher laissera sa marque dans l'histoire des sciences, étant considéré comme l'un des pionniers les plus importants de l'entomologie au Canada et souvent appelé « le Linné canadien » (Holland, 1964). Il se consacre à la botanique dans les années 1850 et 1860, et publie en 1862 son œuvre la plus durable, la *Flore canadienne* (1862). La même année, il fait paraître un ouvrage d'horticulture, *Le Verger canadien* (Perron, 2003).

Comme beaucoup de naturalistes au XIX^e siècle, Provancher est un autodidacte, n'ayant reçu qu'une formation classique au Séminaire de Nicolet, grâce à une bourse d'études (Perron, 2003). Formé avant la création de l'Université Laval, il se voit décerner par cette institution un doctorat *honoris causa* en 1880. Malgré un isolement relatif, il réussit tout de même à se tailler une place dans le champ scientifique. Il se construit un vaste réseau de correspondants canadiens, américains et européens, qui lui permet de développer son expertise et de consolider sa position chez les naturalistes (Desmeules, 2010; Duchesne, 1981b). On pourrait d'ailleurs voir dans la correspondance de Provancher avec les entomologistes britanniques et américains une confirmation de son statut d'amateur dépendant de l'approbation de ces derniers pour la confirmation de ses découvertes. En réalité, la relation qui l'unit aux naturalistes de renom est davantage celle d'un collaborateur. Plutôt que de se limiter à une dynamique d'approbation verticale à sens unique, elle témoigne d'une relation de réciprocité et d'un souci constant de sa part de faire valider son travail par ses pairs (Desmeules, 2006).

Le statut de Provancher se confirme sur le plan académique par l'obtention de récompenses, alors qu'il remporte des prix scientifiques à l'exposition universelle de Paris en 1878 et en 1880. Élu à la Société royale du Canada en 1888, il est également accepté comme membre de plusieurs sociétés savantes canadiennes, américaines et européennes, dont certaines vont solliciter sa candidature en lui reprochant même parfois de choisir leur concurrente. Il demeure un taxinomiste d'importance, responsable de la classification de plusieurs centaines d'espèces inconnues jusqu'alors. Avant 1980, ses descriptions d'hyménoptères demeurent valides dans une proportion similaire (plus de 60 %) à celle d'entomologistes majeurs de son époque, comme l'Américain Ezra T. Cresson. Il a ainsi contribué « au désenclavement du Québec dans le domaine des sciences naturelles en jetant les bases de la recherche en entomologie, en conchyliologie et en botanique » (Desmeules, 2006, p. 13). Néanmoins, il importe de souligner qu'il est un acteur somme toute marginal de la communauté savante d'Amérique du Nord et d'Europe, qui demeure un espace savant fortement hiérarchisé.

Grâce au *Naturaliste canadien*, revue qui demeure de son vivant essentiellement l'affaire d'un seul homme, Provancher se distingue surtout par son rôle de rédacteur. De la création de la revue à sa mort en 1892, il y publie surtout des descriptions d'espèces de plantes et d'insectes, en plus d'articles de vulgarisation sur les sciences naturelles. Toutefois,

son rôle dépasse celui de rédacteur, car sa revue attire aussi des contributions d'autres auteurs. Il sollicite la collaboration d'amis et de collègues naturalistes, qui participent de façon sporadique à la publication en envoyant des articles sur la zoologie, l'entomologie ou la botanique. Il possède également une bibliothèque personnelle assez importante, qui lui permet de se tenir à jour dans l'évolution de son champ disciplinaire. Il utilise d'ailleurs volontiers *Le Naturaliste canadien* comme monnaie d'échange afin de se procurer gratuitement les publications dont il a besoin pour demeurer à jour et actif dans le domaine de l'entomologie (Duchesne, 1981a). En somme, *Le Naturaliste canadien* constitue le véhicule principal de ses stratégies d'investissement dans le champ scientifique.

Le Naturaliste canadien

La revue de Provancher a un parcours plutôt atypique et surprenant par sa résilience. En effet, de 1868 à aujourd'hui, elle sera successivement son affaire (de 1868 à 1892), puis celle de l'abbé Victor-Alphonse Huard (de 1894 à 1929), avant de passer sous la responsabilité de l'Université Laval (de 1929 à 1993), sous la gouverne de plusieurs professeurs se succédant à titre de rédacteurs. La revue se détache ainsi graduellement des ecclésiastiques pour passer aux mains des laïcs. Depuis 1994, elle est publiée par la Société Provancher (Perron, 2001).

À l'époque de la mise en circulation du *Naturaliste canadien*, le cercle des naturalistes canadiens-français est assez restreint et se concentre autour de Québec et de Montréal. Les naturalistes francophones les plus actifs correspondent surtout au modèle du prêtre-éducateur qui tire son savoir d'une formation classique et de recherches autodidactes, le tout parfois complété par une formation à l'étranger. Ce portrait diffère de celui de leurs confrères anglophones qui ont davantage accès à une formation universitaire, grâce à l'Université McGill et à des institutions anglo-saxonnes hors du Canada (Desmeules, 2010). Outre Provancher lui-même, le cœur de la communauté des naturalistes francophones de la fin du XIX^e siècle est formé de quelques professeurs de l'Université Laval tels l'abbé Louis-Ovide Brunet, botaniste et zoologiste, l'abbé Thomas-Étienne Hamel, qui enseigne la géologie, et son successeur, l'abbé Joseph-Clovis Kennerly-Laflamme. Quelques membres des professions libérales, notaires ou médecins, figurent aussi au nombre des naturalistes canadiens-français. Ce sont surtout ceux-ci qui publient dans *Le Naturaliste canadien*.

Même lorsque la Société royale du Canada ouvre de nouveaux horizons pour les scientifiques francophones, la participation de ceux-ci demeure essentiellement symbolique et liée au contexte politico-linguistique canadien (Gingras, 1991). *Le Canada français*, revue plutôt généraliste des professeurs de l'Université Laval, n'est fondé qu'en 1888 et ne répond pas directement aux besoins d'une communauté scientifique en cours de spécialisation. Somme toute, il y a donc peu de véhicules pour la diffusion des travaux scientifiques des naturalistes canadiens-français avant le XX^e siècle. *Le Naturaliste canadien* arrive à point nommé pour les quelques naturalistes francophones, dans un domaine qui

amorce son processus d'autonomisation et de spécialisation. Toutefois, ni Provancher ni son successeur ne parviennent à transformer un simple intérêt pour les sciences naturelles en véritable occupation professionnelle. Il faut attendre le début des années 1920 pour que s'amorce un véritable mouvement scientifique au Canada français, dont la figure centrale est le Frère Marie-Victorin. Ce dernier reconnaît d'ailleurs le rôle de « précurseur » de Léon Provancher et du *Naturaliste canadien* (Marie-Victorin, 1919, p. 386). Conscient de l'importance d'une revue savante comme véhicule des contributions des chercheurs, Marie-Victorin tente sans succès, en 1925, de faire du *Naturaliste canadien* la revue de la Société canadienne d'histoire naturelle, qu'il vient de fonder avec d'autres membres de la Faculté des sciences de l'Université de Montréal (Desmeules, 2005).

Un jalon dans l'histoire de la diffusion scientifique francophone

Ce bref récit de l'histoire des sciences naturelles au Canada français au milieu du XIX^e siècle met en lumière la position particulière du premier périodique scientifique francophone consacré à l'histoire naturelle et de son fondateur, l'abbé Léon Provancher. En histoire naturelle, la frontière entre amateurs et spécialistes est alors encore très poreuse et il ne faudrait pas, par anachronisme, sous-estimer l'apport de personnages comme Provancher. Ainsi, l'Entomological Society de Londres est fondée en 1833 (Sheets-Pyenson, 1985), alors que la célèbre revue *Nature*, aux objectifs plus généralistes, ne voit le jour qu'en 1869, un an après la création du *Naturaliste canadien* (Baldwin, 2015). Il serait donc erroné de percevoir la fondation du *Naturaliste canadien* comme l'effort tardif d'un amateur qui s'inscrit dans le rattrapage d'un hypothétique retard scientifique du Canada français, face aux « professionnels » anglo-saxons de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Au contraire, le travail de classification d'insectes et de vulgarisation des sciences naturelles qu'on trouve dans les pages de la revue de Provancher s'inscrit dans une mouvance qui perdure au moins jusqu'au début du XX^e siècle. Ce n'est qu'à ce moment que la biologie expérimentale pratiquée par des spécialistes formés dans les universités prendra le pas sur l'entreprise victorienne de classification et de description de la nature. De ce point de vue, le frère Marie-Victorin, autodidacte devenu professeur d'université, fait figure de transition.

Conclusion

L'époque victorienne, avec le foisonnement des sociétés savantes qui l'accompagne, a été le creuset de l'institutionnalisation des sciences au Canada. Avant le développement des facultés des sciences au Québec après la Première Guerre mondiale, et avant l'implication plus systématique de l'État dans les sciences surtout après la Seconde Guerre, Léon Provancher, alliant son élan entrepreneurial à sa passion pour la culture scientifique, a fondé une revue qui a joué un rôle pionnier dans le mouvement scientifique pancanadien du dernier tiers du XIX^e siècle. ◀

Références

- BALDWIN, M., 2015. *Making Nature. The history of a scientific journal.* The University of Chicago Press, Chicago, 309 p.
- BERNATCHEZ, G., 1981. La société littéraire et historique de Québec (The Literary and Historical Society of Quebec), 1824-1890. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35 (2): 179-192.
- CHARTRAND, L., R. DUCHESNE et Y. GINGRAS, 2008. *Histoire des sciences au Québec. De la Nouvelle-France à nos jours.* 2^e édition. Boréal, Montréal, 535 p.
- DARWIN, C., 1859. *On the origin of species.* John Murray, London, 440 p.
- DE VECCHI, V.M.G., 1984. The dawning of a national scientific community in Canada, 1878-1896. *HSTC Bulletin : revue d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine au Canada*, 8-1 (26): 32-58.
- DESMEULES, M., 2005. Marie-Victorin veut s'emparer du *Naturaliste canadien!* *Le Naturaliste canadien*, 129 (2): 15-16. Disponible en ligne à : https://www.provancher.org/Naturaliste_Canadien_129-2_ETE_2005.pdf.
- DESMEULES, M., 2006. La contribution entomologique et taxinomique de l'abbé Léon Provancher. *Le Naturaliste canadien*, 130 (2): 7-15.
- DESMEULES, M., 2010. *Pratiques et réseaux des naturalistes au Québec, 1850-1920.* Thèse de doctorat (histoire), Université Laval, Québec, 337 p. Disponible en ligne à : <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/22406>.
- DUCHESNE, R., 1981a. La bibliothèque scientifique de l'Abbé Léon Provancher. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 34 (4): 535-556.
- DUCHESNE, R., 1981b. Science et société coloniale: les naturalistes du Canada français et leurs correspondants scientifiques (1860-1900). *HSTC Bulletin : revue d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine au Canada*, 5-2 (18): 99-139.
- FORTIN, A., 2006. *Passage de la modernité. Les intellectuels et leurs revues (1778-2004).* 2^e édition, Presses de l'Université Laval, Québec, 445 p.
- GINGRAS, Y., 1991. Les origines de la recherche scientifique au Canada: le cas des physiciens. Boréal, Montréal, 299 p.
- HARRIS, R.S., 1977. *A history of higher education in Canada (1663-1960).* University of Toronto Press, Toronto, 715 p.
- HOLLAND, G.P., 1964. L'ABBÉ LÉON PROVANCHER, 1820-1892. Dans: STANLEY, G.F.G. (édit.), *Pioneers of Canadian science*, Symposium presented to the Royal Society of Canada. University of Toronto Press, Toronto, p. 44-53.
- HUARD, V.-A., 1926. *La vie et l'œuvre de l'abbé Léon Provancher.* Éditions Spes, Paris, 509 p.
- JARRELL, R.A., 1997. The rise and decline of science at Quebec, 1824-1844. *Histoire sociale/Social History*, 10 (19): 77-91.
- LAMB, W.K. et T.W.M. CAMERON, 1964. *Biologists and biological research since 1864.* Dans: Stanley, G.F.G. (édit.), *Pioneers of Canadian science*, Symposium presented to the Royal Society of Canada. University of Toronto Press, Toronto, p. 36-43.
- LAMONDE, Y. et S. MONTREUIL (dir.), 2003. *Lire au Québec au XIX^e siècle.* Fides, Montréal, 330 p.
- LEVERE, T., 1996. The most select and the most democratic: A century of science in the Royal Society of Canada. *Scientia Canadensis*, 20 (49): 3-99.
- LIGHTMAN, B. (édit.), 1997. *Victorian science in context.* University of Chicago Press, Chicago, 489 p.
- MACDONALD, B., 1990. *Public knowledge: The dissemination of scientific literature in Victorian Canada as illustrated from the geological and agricultural sciences.* Thèse de doctorat (Sciences de l'information), University of Western Ontario, London, 367 p.
- MARIE-VICTORIN, F., 1919. L'abbé Léon Provancher. *L'Action française*, 3 (9): 385-393.
- PERRON, J.-M., 2001. La course à relais du *Naturaliste canadien.* *Le Naturaliste canadien*, 125 (2): 6-10. Disponible en ligne à : https://www.provancher.org/Histoire_naturaliste_canadien.pdf.
- PERRON, J.-M., 2003. Provancher, Léon. *Dictionnaire biographique du Canada*, 12, Université Laval/University of Toronto. Disponible en ligne à : http://www.biographi.ca/fr/bio/provancher_leon_12F.html.
- PROVANCHER, L., 1862. *Flore canadienne.* Joseph Darveau imprimeur-éditeur, Québec, 843 p.
- SHEETS-PYENSON, S., 1985. Popular science periodicals in Paris and London: The emergence of a low scientific culture, 1820-1875. *Annals of Science*, 42 (6): 549-572.
- STIEG, M.F., 1986. *The origin and development of scholarly historical periodicals.* The University of Alabama Press, Tuscaloosa, Alabama, 261 p.
- TURNER, S., 1974. University reformers and professorial scholarship in Germany, 1760-1806. Dans: STONE, L. (édit.) *The University in Society*, vol. II, Europe, Scotland, and the United States from the 16th to the 20th Century. Princeton University Press, Princeton, p. 495-531.
- ZELLER, S., 1996. *La nouvelle Terre promise. La culture de la science victorienne au Canada.* La société historique du Canada, Ottawa, 30 p.